UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

ÉTUDE

SUR LA

RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg,

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le 20 mai 1865, à 4 heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

ARTHUR FOURÈS,

DE BRÉAU (GARD).

STRASBOURG

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.

1865.

A LA MÉMOIRE

DE MON GRAND-PÈRE J^N^ FINIELS,

PASTEUR.

(1776—1849).

A. FOURÈS.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE.

A. FOURÈS.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
REUSS ✻,
SCHMIDT,
COLANI,
LICHTENBERGER,
} Professeurs de la Faculté.

M. REUSS, Président de la soutenance.

MM. REUSS,
RICHARD,
LICHTENBERGER,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

DE LA

RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

« Par Jésus-Christ, nous croyons en Dieu qui l'a ressuscité des morts et l'a glorifié, afin que notre espérance et notre foi soient en Dieu » (1 Pierre I, 21).

Introduction.

A quelque page que nous l'ouvrions, ce livre, que nous avons là sous les yeux, le Nouveau Testament, nous offre partout un nom. Avec ce nom, et à côté de lui, il offre bien autre chose encore à notre cœur, au cœur de tous ceux qui le lisent avec humilité et avec foi. Mais quel est ce nom dont on a pu dire qu'il est, et le centre vers lequel convergent toutes les réflexions de chacun des auteurs de l'Évangile, et la base sur laquelle ils s'appuient et se rencontrent tous? C'est celui d'un homme, d'un prophète, d'un philosophe si on veut, peu importe ici la dénomination, qui naissait, il y a mille huit cent soixante-cinq ans[1], dans une crèche à Bethléem[2]. Après avoir grandi en sagesse, en stature et en grâce devant Dieu et devant les hommes[3], il se choisit des compagnons dans les rangs les plus obscurs de la société; douze hommes, pêcheurs ou péagers, qu'il lie quelquefois à son sort par un mot[4], dont

[1] Restrictions faites sur la manière de compter l'ère. — [2] Matth. II, 1; Luc II, 7. — [3] Luc II, 52. — [4] Luc V, 27.

il se fait suivre en leur disant qu'ils seront désormais pêcheurs d'hommes[1], auxquels il promet enfin, pour tout stimulant, lui qui n'a pas un lieu où reposer sa tête[2], une récompense qui n'est pas de ce monde. Avec eux il parcourt la Galilée, la Samarie et la Judée, semant partout des bienfaits qui lui gagnent les cœurs, apportant au monde une morale qui laisse bien loin derrière elle tous les systèmes inventés jusqu'alors et depuis lui, enseignant à tous une religion qui, parlant d'amour, a pour l'homme un pardon, pour son cœur des espérances, avec elle et pour tous la liberté, une religion enfin, dont la base éternelle et le principe immuable posés par lui près du puits de Jacob[3] firent d'elle la religion de tous les temps, de tous les lieux, de toutes les âmes, et de son révélateur le plus grand des martyrs. Ces bienfaits, cette morale et cette religion, en effet, avant de léguer à tous les siècles, en même temps qu'ils leur transmettaient le nom immortel de leur auteur et fondateur, faisaient élever pour lui, en Golgotha, par la main des prêtres et des grands, dont la morale et la religion se trouvaient dès lors discréditées, la croix où expira, d'entre les fils des hommes, le plus grand qui fût né, Jésus-Christ.

Et maintenant, dirons-nous ici avec M. Renan et comme lui : « Repose maintenant dans ta gloire, noble initiateur... prends possession, dans les siècles et dans l'humanité, de ce royaume où vont te suivre désormais, des milliers d'adorateurs... ton œuvre est achevée, ta divinité fondée[4] ? » Non. Et c'est parce que nous croyons que l'œuvre de Jésus n'est point

[1] Matth. IV, 19. — [2] Matth. VIII, 19. — [3] Jean IV, 24. — [4] Renan, *Vie de Jésus*, ch. XXII (fin), p. 247, 10e éd. (Mich. Lévy).

encore achevée, que la divinité qu'il mène depuis des siècles et mènera pour des siècles infinis dans le cœur de l'humanité, ce n'est point sur un gibet qu'il l'a commencée, pas plus qu'il ne l'a achetée au prix de quelques heures de souffrance noblement supportée; c'est parce qu'enfin, pour nous, la vie de Jésus ne saurait finir, comme elle y finit pour d'autres, au tombeau de Joseph d'Arimathée, que nous avons entrepris cette étude. Une introduction n'est point le lieu où l'on discute, où l'on raisonne, nous le savons; aussi nous bornons-nous à affirmer, à poser en principe, si l'on veut, que, pour que nous puissions nous compter du nombre de ceux qui, depuis si longtemps déjà, se réclament d'un nom, qu'on ne saurait (toujours d'après Renan) « arracher du monde sans l'ébranler jusqu'aux fondements, » pour que nous puissions aussi dire avec lui, et de ce nom, qu'il est la pierre angulaire des croyances de l'humanité, nous avons besoin d'autre chose encore que du prestige exercé sur nous par le simulacre d'une croix où meurt un innocent. Il nous faut surtout, si nous voulons comprendre la prédication des apôtres et pouvoir expliquer, par elle, l'établissement du christianisme dans le monde, autre chose encore sur le tombeau du Christ, que le drapeau noir que nous y voyons flotter, les pages de M. Renan, qui nous disent que le martyr du Calvaire n'en est point encore sorti; mais dans lequel tombeau, et, sans le vouloir peut-être, notre auteur fait descendre avec Jésus et pour y pourrir avec lui, et ses apôtres et leurs écrits. Nous pourrions ici, et sans malice aucune, ajouter encore: et son livre avec eux. Car, m'ayant trompé pour ce qui regarde la résurrection de leur maître et du mien, les

apôtres ne sauraient être plus dignes de croyance lorsqu'ils me rapportent ou sa mort, ou sa naissance, ou ses enseignements. C'est où nous en arrivons nécessairement et logiquement avec M. Renan; mais, par là même, le sort de son livre est décidé. Ce n'est plus une histoire, c'est un roman; il n'y a plus un argument qui porte, ce ne sont que des fictions, ou arbitraires de sa part, ou reposant sur d'autres fictions plus arbitraires encore et surtout plus coupables. Mais que devient alors la base sur laquelle repose le christianisme? Nous n'avons pas encore trouvé d'homme qui lui en assignât une qui ressemble aux fictions de douze imposteurs; et nous avons nous-même trop haute opinion de M. Renan, pour oser dire ici que cet homme c'est lui; car, si, d'une part, son livre paraît ne lui en laisser que d'aussi frêles, nous sommes convaincu, de l'autre, qu'il attribue lui-même, dans son cœur, de bien plus solides fondements à cette religion qui, vieille déjà de tous les siècles qui séparent la hache de Décius des sarcasmes de Voltaire, vit naître, plus forte que jamais, le dix-neuvième siècle, qu'elle verra aussi mourir.

Je reviens à vous, mes lecteurs, que je salue du nom de frères, quelle que soit d'ailleurs votre opinion particulière. Je vous en prie, ne cherchez point dans ce travail, ne lui demandez pas d'être un plaidoyer achevé de la cause que j'ai voulu défendre. Outre que le cadre dans lequel nous devions nous renfermer ne pouvait permettre à ces quelques pages d'aspirer à tel honneur, mieux que personne nous sentions combien grande est la distance qui sépare notre bon vouloir de nos propres forces, et combien surtout ces dernières sont loin de répondre aux exigences d'un tel sujet.

Ce n'est point comme brochure destinée au public que nous avons fait imprimer ces lignes; c'est comme thèse d'étudiant que nous vous les offrons. Ne l'oubliez pas non plus: elles sont bien faibles, les opinions théologiques du théologien qui, sorti d'hier de la Faculté, n'a encore eu ni le temps, ni les moyens, ni l'expérience nécessaires pour réagir sur celles qu'on lui avait enseignées. Mais, à défaut d'opinions théologiques qui, pour être fortes demandent à être longtemps réfléchies, l'étudiant a, du moins, des croyances religieuses, et ce sont elles principalement qu'il expose plus ou moins bien dans sa thèse. Si celle-ci pouvait avoir l'utilité de proposer à la réflexion de ceux de nos lecteurs qui nous suivront jusqu'au bout, un argument décisif, ce serait bien là le seul mérite qu'eût ambitionné pour elle son auteur. Qu'on ne me fasse pas non plus de reproche sur mes indécisions; et, s'il ne suffisait pas déjà de ce qui précède pour les motiver et les excuser, après Neander nous pourrions dire: «Alors même que le peut-être ne soit guère aujourd'hui de mode dans la science, quand nous n'aurons pas de raison suffisante pour nous prononcer, nous ne craindrons pas d'avouer notre incertitude[1].»

Un mot encore et j'ai fini. C'est au point de vue historico-apologétique que nous avons entrepris cette étude. C'est principalement aux faits, aux données de l'histoire que nous avons voulu nous en tenir. Avant de dire d'après quel principe nous y avons marché, nous signalerons, entre mille autres, celui des obstacles contre lequel nous avons surtout dû nous tenir toujours

[1] Neander, *Vie de Jésus*, I, 4 (trad. Goy).

en garde. Je veux parler de cet écueil au devant duquel courent les partisans de la nouvelle métaphysique, système qui n'est rien moins que la négation de la christologie. Ne reconnaissant plus en effet d'autre valeur que celle d'un accessoire inutile (ou nécessaire) aux faits de l'histoire, le Christ historique, tel que l'a conçu la foi de l'Église chrétienne, tel que nous le représente l'apôtre des Gentils, se trouve méconnu par cette philosophie qui, tandis que pour l'Église ce sont les faits qui sont la base de tout, ne voit, elle, dans ces faits, que l'enveloppe de l'idée qu'ils nous transmettent, la forme nécessaire que la conscience de l'absolu devait revêtir chez ceux qui nous les rapportent[1]. Ce fut là le système de Strauss; aussi, pour lui, les Évangiles ne sont-ils autre chose qu'une série de mythes.

Et maintenant, comme en tout et partout il y a un point de départ, que le critique, l'exégète, l'historien, qu'il le veuille ou non, en a toujours un, que même les résultats obtenus dépendent du point de vue auquel on s'est placé d'abord, quel est celui d'où nous sommes parti?» Les philosophes spéculatifs réclament l'impartialité absolue; ils veulent qu'on arrive l'esprit vide de tout principe, et qu'on aborde ainsi, table rase, son sujet où la vérité objective doit seule servir de guide. Mais, comme on le leur a déjà fort bien fait remarquer: c'est avoir déjà une idée préconçue; car, déclarer qu'on ne peut arriver à la vérité qu'en suivant ce système, c'est avoir déjà posé pour base et comme une chose indubitable, la vérité de ce système. — Puisque c'est même avoir un point de vue que de n'en

[1] Goy, Introd. à la *Vie de Jésus*, de Neander.

point avoir, reconnaissons qu'on n'entreprend jamais une recherche sans avoir préalablement posé, soit tacitement soit explicitement, certains principes. Le tout est qu'ils soient bons, et ils le sont, quand, pour nous et pour tous, ils sont le critère le plus élevé de la vérité.

Fondé dans la nature de la conscience humaine, le principe moral et religieux qui sera pour nous ce critère le plus élevé de la vérité, c'est l'amour même de la vérité. Disons mieux, c'est l'amour pour celui qui est la vérité.

Telle fut notre idée préconçue, tel sera notre guide.

I.

CHRIST EST-IL VÉRITABLEMENT MORT?

Le premier jour du sabbat ou de la semaine et le troisième après sa mort, Jésus revint à la vie[1].

La résurrection de Jésus, voilà le fait qui est regardé comme la pierre fondamentale et le point capital de la religion chrétienne. Tout en publiant qu'ils en ont tous été témoins[2], les apôtres y voient les fondements de leur charge. Saint Paul y voit et la preuve de la mission divine de Jésus-Christ « *qui a été déclaré Fils de Dieu d'une manière puissante par sa résurrection d'entre les morts*[3], » et l'objet de la foi chrétienne. Aussi affirme-t-il que : « *Si Christ n'est point ressuscité, c'est en vain qu'il prêche, et notre foi est vaine*[4]. »

Mais il importe, avant d'arriver à la démonstration de notre thèse, de nous rendre compte des diverses objections élevées contre elle. Et si, en énumérer les principales et chercher en même temps à les réfuter, ce n'est pas déjà fournir autant de preuves en faveur de la réalité du fait que nous voulons prouver, ce sera du moins faire connaître la valeur et la portée des arguments sur lesquels s'appuient nos adversaires, pour repousser les conclusions que nous facilitera ce travail préliminaire, et qui ne seront pas les leurs.

Nous en trouvons une première dans la fin de non-recevoir qu'ils nous opposent, relativement (qu'on me

[1] Matth. XXVIII, 1-8 ; Marc XVI, 1-7 ; Luc XXIV, 1-8 ; Jean XX, 11-19. — [2] Actes XII, 32 ; X, 39-41. — [3] Rom. 1, 4. — [4] 1 Cor. XV, 4.

passe l'expression), à la non-mort de Jésus-Christ. Un dilemme la formule. C'est le suivant: « *Ou Jésus n'est pas véritablement mort, ou il n'est pas véritablement ressuscité.* » Car, disent-ils, des deux membres de cette proposition : « Un mort est revenu à la vie, » l'un doit nécessairement être sacrifié, si l'on veut conserver l'autre. Fidèles à leur logique, les rationalistes se sont, de préférence, attachés à la première alternative; et, ce qui pour eux rend douteuse la réalité de la mort de Christ, c'est:

1° Le peu de temps que Jésus resta suspendu à la croix, joint ici à la lenteur, d'ailleurs reconnue[1], de la mort par crucifiement.

2° L'incertitude où l'on est sur la nature et sur l'effet du coup de lance.

I. Disons maintenant que le fait qui sert de base à leur première objection, — s'il ne l'a pas seul motivée, — c'est le rapport que nous fait Josèphe de la guérison d'un crucifié[2]. Mais, comme le leur ont déjà fait observer Hug et Bretschneider, comment le fait de trois crucifiés restés suspendus à la croix le même nombre

[1] Voir Juste Lipse, *De cruce*, lib. II, c 12. — Josèphe, *Cont. Appion.*, p. 1031. — Renan, *l. c.*, ch. XXII, p. 246. — Puaux, *La raison en face du tombeau de Jésus-Christ*, ch. XVII (2e éd.).

[2] Josèphe, *De vita*, § 75. « Envoyé, dit-il, par Titus-César avec Céréalis et mille cavaliers, dans un certain bourg appelé Thécoa, pour examiner si le lieu était propre à recevoir une fortification, je vis, en revenant, plusieurs prisonniers crucifiés; et, en ayant reconnu trois avec qui j'avais été lié, j'en fus affligé et j'en informai Titus en versant des larmes. Celui-ci ordonna aussitôt de les détacher et d'en prendre tous les soins possibles; deux succombèrent malgré le traitement, mais le troisième survécut.» Cité par Neander, *l. c.*, II, 452, et par Strauss, *Vie de Jésus*, II, 669, 2e éd. (Littré).

d'heures que Jésus, ou à peu près[1], *détachés* donnant encore des signes de vie et dont un seul fut sauvé, malgré les soins les plus empressés, peut-il rendre vraisemblable le retour à la vie de Jésus, descendu de la croix (*décloué*[2]), présentant tous les signes de la mort (la conduite des bourreaux le prouve[3]), et n'ayant reçu aucun secours médical?

Laissant ici de côté les hypothèses, combattues d'ailleurs par Strauss lui-même qui nous les rapporte, de Bahrdt et de Xénodoxien[4], nous allons admettre un instant que les apôtres et les bourreaux eux-mêmes ayant été trompés par tous les symptômes de mort que présentait le corps de Jésus et qui n'étaient que ceux d'un profond évanouissement, Christ fut descendu vivant encore dans le sépulcre. Mais nous allons nous convaincre que, pour repousser le miracle évangélique, les commentateurs rationalistes, par leurs conjectures et leurs inventions, en forgent un nouveau. Ne pouvant admettre un reste de sentiment en Jésus, au mo-

[1] Voy. Neander, *l. c.*, II, 452. — Strauss, *l. c.*, II, 669.

[2] Voy. Neander, *l. c.*, II, 453. — Strauss, *l. c.*, II, 550. — Olshausen, *Comm. bibl. sur la Passion*, p. 131, 2e éd. (Chappuis). — Justin Martyr, *Dialog. c. Tryph.*, 2e éd., Otto, Iéna 1848, §§ 97, 334.

[3] Jean XIX, 32-35.

[4] D'après Bahrdt, «Jésus, ne voyant aucun autre moyen de purifier l'idée qui dominait, touchant le Messie, du mélange d'une politique terrestre, s'expose au crucifiement, comptant qu'en inclinant de bonne heure la tête, il serait bientôt détaché de la croix, et qu'ensuite il serait guéri par des hommes instruits en médecine, parmi ses associés secrets, afin d'enthousiasmer en même temps le peuple, par l'apparence d'une résurrection. — Xénodoxien, sans accuser Jésus d'une pareille préméditation, attribue à ses adhérents le plan conçu à l'avance de rappeler à la vie Jésus, jeté dans une mort apparente par un breuvage préparé à cet effet.» — Voy. Strauss, *l. c.*, II, 670.

ment où il fut descendu de la croix, ils ont admis la force vitale qui, même après l'extinction du sentiment, persista dans son corps, plein d'ailleurs de la vigueur de la jeunesse. Ensuite, pour expliquer la guérison des blessures et la revivification du sentiment, ils ont parlé :

1° De l'influence bienfaisante des substances, en partie huileuses, appliquées sur son corps.

2° De l'influence de l'air du tombeau, surchargé des émanations des aromates qu'on y avait apportés. Enfin, après qu'ont agi, dans le sens précité, les médecins naturalistes du Christ, juste au moment où, sortant de son évanouissement, il revient à la vie, arrive, pour ne pas sans doute le laisser mourir asphyxié, un coup de tonnerre qui, remplissant tout bonnement l'office de portier, vient enlever la pierre qui fermait le tombeau. Le prétendu mort, Jésus, et comme si de rien n'était, en sort plein de santé, de force et de vigueur.

C'en est assez pour expliquer la frayeur et la fuite des soldats préposés à sa garde, mais c'en est trop aussi pour faire admettre comme vrai le miracle dit rationaliste. Inventé par la raison, il n'a même pas pour lui l'approbation de cette dernière, quand, pour elle, il n'a pas déjà le mérite de la satisfaire. Et, pour ne rien avancer sans preuves, nous n'avons qu'à retourner ici contre nos adversaires, comme l'ont déjà fait Winer et bien d'autres, leurs propres arguments et leur dire :

1. Il n'y a pas d'exemple authentique qu'une syncope ait duré plus d'un jour, tandis qu'ici elle en aurait duré trois; et même cette période n'aurait point été suffisante pour rendre la force et la santé

à un corps qui aurait souffert les déchirantes tortures du crucifiement, et l'influence affaiblissante d'une syncope par perte de sang[1].

2. Sans vouloir anticiper sur le fait du coup de lance dont nous allons bientôt parler, l'atteinte d'une blessure même légère, eût entraîné la mort; car dans la syncope ou l'évanouissement, toute saignée est considérée comme devant avoir ce résultat[2].

3. L'air froid d'un sépulcre est ce qu'il y a de moins propre à tirer d'un évanouissement.

4. La saturation, par de forts aromates, de cet air renfermé du tombeau, aurait bientôt, par l'asphyxie, fait un mort d'un évanoui[3]; ce qu'aurait fait, en tout cas, le coup de foudre qui, d'après les rationalistes, tombe sur le sépulcre.

II. Pour la seconde partie de l'objection, relative au coup de lance, nous savons que l'endroit du corps où il fut donné, l'instrument, le mode, le but et l'effet, ont été, de tout temps, l'objet de doutes et de contestations. Jean désigne par πλευρα (côté), l'endroit où fut faite la blessure; par λόγχη (lance), l'instrument qui la fit, et enfin par νυττειν (blesser), la blessure elle-même[4].

Ne pouvant guère défendre que sur le terrain des conjectures et par des arguments spécieux et superficiels, l'opinion qui ferait signifier: *piquer*, *égratigner*,

[1] Eschenbach, *Scriptura medico-biblica*. Rostock 1779, p. 123 (Puaux, *l. c.*, 115, 116).

[2] Christian Gruner, *Vindiciæ mortis J. Chr. veræ*, p. 67 (cité par Puaux, 114, 115).

[3] Christian Gruner, *l. c.*, p. 70. — Char. Gruner, p. 30. — Winer, cité par Strauss, II, 671.

[4] Jean XIX, 34.

au lieu de *blesser, percer*, au verbe *νυττειν*, dernier sens qu'exigent et le mot lui-même, d'après son synonyme *ἐκκεντειν*[1] et la parole de Jésus à Thomas: *mets ici ta main* (dans mon côté), et non plus *ton doigt*, ce qu'il a fait pour les trous des clous[2], ce qui seul laisse deviner déjà quelle fut la largeur, sinon la profondeur de la blessure[3], nos adversaires ont alors révoqué en doute l'historicité du coup de lance. Outre que c'est s'inscrire en faux contre le v. 35 du chap. XIX de Jean, et accuser par là l'évangéliste de mensonge, c'est bien déjà, sur le terrain de la science, s'avouer vaincu, que de battre ainsi en retraite.

Mais c'est trop longtemps m'attarder sur un point qui est le dernier degré du rebattu[4]. Alors donc que mes adversaires n'ont, pour des doutes que n'eurent pas les Juifs, premiers ennemis du christianisme, que ne partagèrent pas ses premiers adversaires, Celse, Porphyre, Hiéroclès etc., que des hypothèses pour les défendre, hypothèses que condamne l'histoire et dont ne veut pas la raison, j'ai, moi, pour affirmer la réalité de la mort de Christ, et pour m'autoriser à rester dans ces conclusions, des preuves qui m'en démontrent la vérité *a priori* et *a posteriori*, et ces preuves je les trouve:

Dans les récits, concordants tous entre eux, comme l'a reconnu Strauss lui-même, que me font les évan-

[1] Jean XIX, 37, comp. XX, 27. — Neander, *l. c.*, II, 453.

[2] Jean XX, 27.

[3] Puaux, *l. c.*, 113 et 114. — Strauss, *l. c.*, II, 587-590. — Olshausen, *l. c.*, 128-131.

[4] Neander, *l. c.*, II, 452-454.

gélistes d'une mort, préparée déjà par les souffrances physiques et morales qu'avait endurées Jésus avant sa crucifixion et qui l'ont affaibli au point de ne pas pouvoir porter sa croix; avancée ensuite par le fait d'y rester suspendu, les pieds et les mains cloués, pendant six heures, en proie aux tourments épouvantables du supplice par crucifiement[1], rendue réelle enfin, si déjà elle n'était arrivée, par la blessure, quelle qu'elle soit d'ailleurs, du coup de lance.

Il me suffit de cette première preuve.

Mais, alors même que la mort de Jésus ne me serait pas rapportée par les évangélistes, sa réalité m'en serait démontrée: *a priori*, par le fait que les gens qui avaient fait condamner Jésus n'étaient pas hommes à se contenter de simples apparences *a posteriori*.

1° Par le découragement sans réplique qui s'est emparé des disciples eux-mêmes et qui leur fait nier, jusqu'à ce qu'ils aient vu et touché leur maître, la résurrection de Jésus.

2° Par la conduite des disciples et des femmes, embaumant ou se préparant à embaumer le corps de Christ, chose qui ne se pratiquait que vis-à-vis d'un corps dévolu à la putréfaction.

Ai-je besoin d'ajouter ici que j'ai encore avec moi et pour moi les témoignages de l'histoire elle-même, tacites, si l'on veut, depuis Celse jusqu'à Gibbon et Salvador, mais explicites chez Strauss et chez Renan[2]? Nous osons donc espérer qu'il suffira des lignes précé-

[1] E. Renan, *l. c.*, p. 246. — Geor. Richter, *Dissertationes quatuor medicæ*. Gœtt. 1775, p. 57 (cité par Puaux, *l. c.*, 110-111).

[2] Strauss, *l. c.*, II, 673. — Renan, *l. c.*, XXII, 246.

dentes[1], pour amener nos lecteurs à conclure avec nous à la réalité de la mort de Jésus, et cela, sans qu'il soit nécessaire de faire ressortir la faiblesse des arguments sur lesquels se fonde une hypothèse qui, n'ayant pour partisans que ses auteurs, s'adresse par là à elle-même, de toutes les réfutations, la meilleure qu'on puisse en faire, et dont l'existence prouve tout simplement le désespoir de la cause ennemie.

[1] Ce qu'Olshausen lui-même, mais un peu moins rivé au point de vue auquel l'ont placé des préoccupations dogmatiques touchant la glorification du corps de Christ, n'aurait pas de peine à reconnaître, alors même qu'il dit « que les preuves physiques en faveur de la réalité de la mort de Christ, même celle que l'on tire de la blessure que fit le coup de lance, ne sont pas absolument rigoureuses » (Olshausen, *Comm. bibl. sur l'hist. de la Passion de notre Seigneur, d'après les quatre évangiles.* Neuchâtel 1845, 2e part., p. 142, trad. par Chappuis, 2e éd.). Quoique se fondant sur d'autres preuves (p. 143, comp. 128-131), il est convaincu de la réalité de cette mort, et son traducteur (p. 144) ajoute que : « sans vouloir s'engager dans l'examen spécial des preuves extérieures de la mort de Christ, il admet, comme parfaitement concluant, le résultat de cet examen.»

II.

LE CORPS DE JÉSUS A-T-IL ÉTÉ ENLEVÉ?

La vérité de la première partie du dilemme posé par les rationalistes, *Christ est véritablement mort*, ressortant, suffisamment claire, je crois, des lignes qui précèdent, force nous est de les ramener, de revenir nous-même à la seconde alternative : *Christ est véritablement ressuscité* ; et c'est là la vérité qu'il nous reste à prouver.

Mais encore ici les adversaires de la résurrection m'arrêtent et me font une objection bien pauvre, que je dois chercher à écarter, alors même qu'il est pénible et fatigant d'écrire des lignes qui ne le seront pas moins pour mes lecteurs.

Christ, nous dit-on, n'est point ressuscité, car il y a eu complot et imposture. Le sépulcre a été ouvert et son corps a disparu. Qui l'a donc enlevé? Seraient-ce par hasard ses ennemis, si intéressés à sa mort? Évidemment non; mais ce sont ses disciples, et cela, dans le but d'accréditer le bruit de sa résurrection [1].

Décidément, il faut voir formulées de semblables objections, pour admettre qu'après être montées à la tête des adversaires de Justin Martyr [2], elles puissent se reproduire encore dans un siècle qui s'appelle le *dix-neuvième !*

Réservant pour plus tard la question d'imposture, nous serait-il difficile ici de réfuter une objection qui,

[1] Bouvier, *La religion du Christ*, ch. VIII, p. 166. Genève 1864.
[2] Justin Martyr, *Dial. c. Tryph.*, fol. 135.

n'ayant déjà pour elle aucun fondement historique, si ce n'est peut-être le récit de Matthieu, ne supporte même pas l'examen, serait-il des plus superficiels? — Un enfant de douze ans répondrait à l'objection. — Comment, il faut admettre que les apôtres se sont tous rendus coupables d'une telle supercherie, complices d'un tel larcin, et qu'il ne s'est jamais trouvé parmi eux un traître, ou plutôt un ami de la vérité, pour dévoiler ce crime?

Qui sont ensuite ces imposteurs? Quels sont les audacieux ravisseurs du corps? Sont-ce ces onze qui, après avoir abandonné leur maître au moment du danger, sont maintenant abattus et consternés par sa mort?

Est-ce ce Pierre qui, après l'avoir renié, est tout étonné lorsqu'il apprend que le sépulcre est vide, y court tout attristé pour s'assurer de la réalité du fait et en revient, sinon plus triste encore, du moins plus étonné[1] ?

Sont-ce ces femmes qui, allant embaumer le corps de Jésus, sont tout en peine pour savoir qui leur roulera la pierre qui ferme le tombeau[2] ?

Est-ce cette Marie de Magdala qui, voyant le sépulcre ouvert, court aussitôt en informer les disciples, revient ensuite, et, tout en pleurs, demande à celui qu'elle prend pour un jardinier, de lui indiquer (si c'est lui qui a enlevé le corps), le lieu où il l'a mis afin qu'elle puisse aller l'y prendre[3] ?

Que d'invraisemblances l'une sur l'autre!

Qu'auraient donc fait les disciples de leur Maître mort, après l'avoir renié et abandonné vivant? — le

[1] Luc XXIV, 12. — [2] Marc XVI, 3. — [3] Jean XX, 1, 2, 15.

fondement de leur espérance et la base de la religion chrétienne? — Comment expliquer alors leur incrédulité quand leur arrive un bruit dont ils seraient eux-mêmes les auteurs?

Mais assez. S'arrêter plus longtemps ici, faire autre chose que d'énumérer des faits qui répondent surabondamment à de semblables objections, ce serait vouloir ébranler tout principe de certitude humaine; et c'est d'ailleurs nous donner trop beau jeu, que de rayer aussi commodément de l'Évangile, par un mot, une supposition, tout ce qu'y trouve le chrétien de plus consolant pour son cœur, de plus réjouissant pour sa foi.

— Même en admettant qu'ils l'eussent pu, nous osons affirmer que les apôtres n'ont point voulu commettre ce larcin[1]. —

Nous venons de faire allusion à un récit qui, par les difficultés qu'il suscite et que tant d'auteurs déjà ont mises en lumière, avec plus de sagacité quelquefois que de science, a soulevé et soulève encore bien des doutes. C'est le récit particulier au premier évangéliste, sur la garde au tombeau (Matth. XXVII, 62-66; XXVIII, 4-16).

Nous n'avons pas fait une étude critico-historique particulière de Matthieu, pour pouvoir nous prononcer; et, l'étude comparative que nous avons dû faire à ce sujet[2], nous laisse encore bien des scrupules. En

[1] Strauss, *l. c.*, t, II, § CXXXVIII, p. 680. — Calvin, *Comm. sur le N. T.*, t. II, p. 390, Meyrueis, 1854. — Chenevière, *De N. S. J. Ch. et de la Rédemption*, 5e Essai, p. 165. Genève 1832. — Puaux, *l. c.*, XVI, 99-103.

[2] Strauss, *l. c.*, II, CXXXIV, 602-610. — Calvin, *Comm. sur l'Harmonie évang.*, I, 728, col. 1 et 2; 728, col. 1. — Olshausen, *l. c.*,

effet, si, d'une part, nous reconnaissons qu'il est certaines difficultés qu'on pourrait lever, celles par exemple du silence des trois autres évangélistes, de la demande adressée par le Sanhédrin à Pilate, de l'ignorance des femmes se rendant au sépulcre; il en est d'autres qui ne le peuvent pas; disons mieux, qui attendent encore leur solution. Ainsi, pour pouvoir dire d'où le Sanhédrin a pu savoir que Jésus ressusciterait le troisième jour, il faudrait, je crois, le lui avoir demandé à lui-même. Pour pouvoir ensuite affirmer que ce même Sanhédrin (collége de 70 grands-prêtres), n'a pas commis officiellement un faux, délibéré et résolu dans une assemblée régulière, ce qui entache trop la dignité de ce corps et ce qui paraît inadmissible quand on sait que parmi eux se trouve un Gamaliel (voy. Actes V, 34-40), il faudrait pouvoir prouver que la réunion a été privée ou que Caïphe est le seul coupable. Mais où sont les preuves? Comment expliquer enfin cette conduite elle-même du Sanhédrin? Il ajoute foi au rapport des soldats! Il les prie de mentir, au lieu de les accuser eux-mêmes de mensonge pour excuser leur fuite! Il leur promet de les disculper auprès du procurateur romain, quand on s'attendrait à ce qu'il les traduise devant lui pour qu'ils soient punis de leur négligence ou faux service! — Celle des soldats, se prêtant, après ce dont ils auraient été témoins, à dire un mensonge qui les inculpera, dans les deux cas, auprès de l'autorité militaire, n'est pas moins incompréhensible;

§ 6, p. 134-135. — Oltramare, *Les Synoptiques*, § *La Garde*, p. 681-685. Genève 1860. — Beausobre. La Haye 1742, p. 84-85. — Calmet, *Comm. sur les évang.*, p. 636, 638, 642 etc.

car, enfin, le bruit de tout ceci dut nécessairement arriver jusqu'à Pilate [1].

Pouvons-nous, comme l'ont fait certains auteurs, nous réfugier dans l'idée d'une interpolation postérieure? Cette supposition se trouve ruinée et par l'absence de toute raison puisée à la critique des textes, et par la manière même dont est faite cette interpolation. D'abord, il n'y a pas incohérence dans le récit; ensuite, pourquoi l'interpolateur supposé aurait-il pris la peine de partager en trois endroits son interpolation (Matth. XXVII, 62-66; XXVIII, 4; XXVIII, 11-15), au lieu de la réunir en un seul? comme c'est le cas dans Marc XVI, 9-19 [2].

Je ne sais si toutes ces difficultés peuvent être levées, mais je ne puis, pour ma part, et pour aujourd'hui, qu'avouer mon ignorance et m'abstenir [3].

En tous cas, le fait de la garde, retranché même de l'Évangile, ne prouverait pas plus la non-résurrection de Christ, qu'il n'autoriserait à conclure à l'enlèvement de son corps par ses disciples.

[1] Ce qui semble le prouver, c'est sa lettre. D'après Tertullien (*Apologie*), « Pilate, chrétien en sa conscience, envoya, en 170, à Tibère, alors empereur, une relation de toutes les choses relatives à Christ. »

[2] Voy. p. 28, note 1.

[3] « S'abstenir en certains cas, dit Ullmann, est souvent une vertu théologique; et mieux vaut, en saine critique, avouer son ignorance, que franchir témérairement la limite du vrai et se permettre des explications forcées et violentes. » (Ullmann, *Le Christ et l'Église. Que suppose la fondation de l'Église chrétienne par un crucifié?* p. 193, trad. Sardinoux.)

III.

LES DIVERGENCES DES ÉVANGILES AUTORISENT-ELLES A CONCLURE A LA NON-RÉSURRECTION DE JÉSUS?

La manière circonstanciée avec laquelle sont écrits les derniers chapitres des Évangiles synoptiques et l'avant-dernier du mystique Jean, prouve, à elle seule, et la réalité du fait qu'ils nous rapportent, et l'importance qu'y attachent les auteurs de chacun de ces récits.

Faut-il que ce soit ici même que la critique trouve encore motif à manifester ses doutes, ou plutôt, matière à exercer ses subtilités? Hélas! Personne ne l'ignore, rien ne développe mieux cet art, comme les mauvaises causes. Aussi, et à juste titre, a-t-on pu comparer l'erreur à un renard et la vérité à un lion[1]. Ici la force, là la ruse. Battus sur le fond, les avocats d'une mauvaise cause cherchent aussitôt à se rattraper sur la forme, en appelant à leur aide les subtilités de la dialectique, arme dont ils se servent fort bien. Mais, outre déjà que ce genre de défense témoigne de la faiblesse de la cause défendue, — la vérité ayant d'autres allures, — toutes les subtilités du monde ne réussiront jamais à faire que le vrai soit le faux ou le crime une vertu, pas plus que les opinions subversives d'un homme et les solutions forcées d'un incrédule ne détruiront jamais l'histoire.

[1] Puaux, *l. c.*, ch. XIX, p. 119-122.

Mais voici l'objection; c'est Strauss qui nous la présente [1]. « Le retour de Jésus à la vie serait certain maintenant (étant reconnues et la réalité de sa mort et la fausseté de l'accusation intentée aux apôtres), s'il nous était attesté d'une manière précise et concordante par des témoins impartiaux... Mais (p. 173) les récits des Évangiles, où la résurrection de Jésus semble un fait extérieur et objectif, ne peuvent, en raison des contradictions qu'ils renferment, servir ici de témoignage. »

Comme précédemment, demandons-nous d'abord sur quoi s'appuie cette objection.

Elle repose sur les divergences que présentent entre eux, à propos de la résurrection de Jésus, les récits des Évangiles. D'un côté elle a donc sa raison d'être; mais, si ces divergences peuvent motiver l'objection, ne pourrait-on pas prouver:

1° Que ces divergences ne constituent pas des contradictions, et 2° qu'elles ne sauraient autoriser les conclusions qu'on veut bien en tirer?

Essayons:

Ces divergences, nous les trouvons: Matth. XXVIII et parall.; Marc XVI; Luc XXIV; Jean XX, XXI, et elles portent principalement:

1° Sur le nombre des femmes allant au tombeau;

2° Sur l'heure à laquelle elles s'y rendent;

3° Sur le nombre des anges et le lieu où elles les voient;

4° Sur les apparitions de Jésus (personnes, lieux et nombre);

[1] Strauss, *l. c.*, ch. IV, § CXXXVIII, p. 671 et 673.

Reprenons [1] :

1° *Sur le nombre des femmes allant au tombeau.*

D'après Luc XXIV, 1-10 : Elles sont en grand nombre mais en nombre indéterminé.

» Marc XVI, 1 : Elles sont trois, deux de Luc, mais la troisième est Salomé.

» Matth. XXVIII, 1 : N'a pas cette troisième, mais il a les deux de Luc et de Marc (les deux Marie).

» Jean XX, 1 : N'a qu'une de ces deux, Marie-Magdeleine.

2° *Sur l'heure où les femmes se rendent au tombeau.*

D'après Matth. XXVIII, 1 : C'est à l'aube (*τῇ ἐπιφωσκούσῃ*).

» Marc XVI, 2-9 : C'est de grand matin (*πρωΐ*), au soleil levant (*ἀνατείλαντος τοῦ ἡλίου*).

» Luc XXIV, 1 : C'est de grand matin (*ὄρθρου βαθέος*).

» Jean XX, 1 : C'est le matin (*πρωΐ*), comme il faisait encore obscur (*σκοτίας ἔτι οὔσης*).

3° *Sur les anges et le lieu où on les voit.*

D'après Luc XXIV, 4 : Elles virent deux hommes vêtus de blanc.

[1] Nous réservons le quatrième pour un plus ample examen.

D'après Marc XVI, 5 : Elles virent un jeune homme vêtu de blanc, assis dans le tombeau.

» Matth. XXVIII, 2-3 : Elles virent un ange vêtu de blanc, assis sur la pierre du tombeau.

» Jean XX, 12 : Marie-Magdeleine vit deux anges vêtus de blanc, assis dans le tombeau.

Si nous ne sommes pas disposé à vouloir imiter ici la théopneustie plénière qui, pour concilier les Évangiles dans leurs dissemblances, invente des faits qu'elle intercale ensuite dans les récits, ou fait des entorses à la grammaire, comme lorsqu'elle traduit *ἀνατείλαντος τοῦ ἡλίου* par *orituro sole*, pour faire accorder Marc avec Jean, nous ne sommes pas plus disposé à suivre un Strauss par exemple, ou un auteur des *Fragments de Wolfenbüttel*, dans leurs travaux démolisseurs. Encore moins les suivrons-nous jusque dans leurs conclusions [1].

Nous ne ferons pas non plus une harmonie de tout ce qui précède. Bien des auteurs déjà se sont chargés de ce soin [2]. Et puis, nous n'en voyons pas trop la stricte nécessité. Mais, laissant à chaque auteur son individualité comme à chaque récit ses particularités, nous disons : des femmes, parmi lesquelles Marie-Magdeleine et l'autre Marie, se sont rendues au sépulcre;

[1] Strauss, *l. c.*, II, 628.

[2] Calvin, *Comm. sur l'Harm. évang.*, p. 735. *Comm. sur le N. T.*, II, 388-389, 391-392. — Calmet, *Harm. des évang.* — Olshausen, *l. c.*, 148. — Beausobre, *l. c.*, 84-85. — Chenevière, *l. c.*, 167-178.

elles s'y sont rendues le dimanche matin; elles y ont eu une apparition angélique.

Que ce soit maintenant à l'aube ou au soleil levant qu'elles y sont allées, peu m'importe.

Que parmi elles se trouve, ici Salomé, là Jeanne, peu m'importe encore. Enfin, que dans leur apparition il se trouve un seul ange ou qu'il s'en trouve deux, que ce soit dans le sépulcre ou hors du sépulcre qu'elles l'ont vu ou les ont vus, ce n'est pas là ce qui importe à ma foi. Ce n'est pas non plus ce qui me rendra plus vrai le grand fait dont ce ne sont ici que les accessoires[1].

Où sont, en tous cas, les contradictions qui m'en démontrent la fausseté? Pour qu'il y eût contradiction, il faudrait, ce me semble, que je ne puisse pas dire: plusieurs femmes, le dimanche matin, se sont rendues au sépulcre qu'elles ont trouvé vide et où elles ont eu une apparition angélique. Or c'est là ce à quoi me conduisent les Évangiles; avec quelques divergences, c'est vrai; mais que prouvent-elles, ces divergences? deux choses. Elles prouvent:

1° Que nous avons ici, de quatre auteurs différents, écrivant à une époque et dans des buts différents, des détails différents qui se rattachent tous à un même grand fait.

2° Qu'ils sont impartiaux dans leur témoignage, les auteurs de l'Évangile, et qu'ils méritent par conséquent d'être crus dans les récits qu'ils nous font.

Si les évangélistes se trouvaient jusque dans les

[1] Beausobre, *l. c.*, 85. — Luther, *Vingt sermons prêchés en 1530 sur les deux prem. chap. de saint Jean.* Walch, VII, p. 1730 et suiv. (cité par Colani, *l. c.*, 166-167).

moindres détails, parfaitement d'accords, c'est bien alors que leurs écrits pourraient être suspects. Car, en effet, cette uniformité, dénonçant une certaine entente entre les divers témoins, ferait naître aussitôt dans l'esprit des lecteurs, le soupçon d'une fraude[1]. Et au lieu de l' objection précitée de Strauss, nous entendrions alors dire : « Le retour de Jésus-Christ à la vie serait certain, s'il nous était attesté d'une manière divergente par des témoins impartiaux; mais ces récits, en raison même de leur trop parfait accord, ne peuvent ici servir de témoignage. »

— On le voit, nous sommes loin des conclusions de Strauss. —

Il nous reste encore un point à examiner. C'est celui :

4° *Des apparitions de Jésus.*

Cherchons d'abord à les classer :

a) *Apparitions près du tombeau.*

Matth. XXVIII, 9 : Jésus apparaît aux deux femmes au moment où elles courent annoncer aux disciples ce que les anges leur ont dit; « *Elles s'approchèrent, lui embrassèrent les pieds et l'adorèrent.* »

Jean XX, 15, 17 : Jésus apparaît à Marie-Magdeleine seule. Au moment où elle le reconnaît, elle veut se jeter à ses

[1] Riggenbach, *Vie du Seigneur Jésus*, p. 602 et 616 (trad.). Meyrueis 1864. — Olshausen, *l. c.*, 144-145. — Puaux, *l. c.*, 120-121. — Ath. Coquerel, *Christologie*, II, p. 388.

pieds, mais Jésus lui dit de ne pas la toucher[1].

Luc
Marc } n'en parlent pas.

— Ici se place la visite au sépulcre de Pierre seul, d'après Luc XXIV, 12, de Pierre et de Jean, d'après le quatrième Évangile XX, 3, 10[2]. —

[1] *Ne me touche pas*, c'est-à-dire ne t'attache pas à ce que tu vois. Ce n'est pas sous cette forme que tu dois m'aimer et t'attacher à moi, mais seulement lorsque je ne serai plus sur cette terre. Car bientôt je monte vers mon Père. — Ceci n'est pas le moins du monde une défense de le toucher. Il le permet à d'autres. Ici, seulement, la restriction est amenée, provoquée, croyons-nous, par la manière toute terrestre dont Marie-Magdeleine entendait s'attacher à Jésus, ce dont il veut la dissuader; aussi ajoute-t-il : Va annoncer à mes disciples (et dis-toi à toi-même) que je vais bientôt vous quitter. — On comprend encore mieux ceci, lorsqu'on admet chez Marie-Magdeleine un certain amour terrestre pour Jésus, amour dont elle ne se rend peut-être pas bien compte à elle-même, mais que Jésus a discerné et qu'il repousse avec une délicatesse extrême de sentiment: «Va dire à mes frères et à tes frères (et dis-toi à toi-même) que je vais vous quitter, pour monter vers mon Dieu et votre Dieu.» — Comp. *ad hoc:* Calvin, *Comm. sur Jeh.*, p. 394. — Neander, *l. c.*, II, 457. — Olshausen, *l. c.*, 151-154. — Arnaud, *Comm. sur le N. T.*, Jeh. XX, 17. — Chenevière, *l. c.*, p. 178.

[2] *Il vit et il crut...* que ce que Marie-Magdeleine avait dit était vrai: que le corps de Jésus n'était plus dans le tombeau. Ce dernier sens me semble découler, d'abord, de tout ce qui précède ce verset; ensuite, de ce que c'est ici une seule et même visite avec celle de Luc. Si c'en était une seconde, il serait très-étonnant, d'abord, que les mêmes expressions se trouvassent dans les deux récits (voir le tableau comparatif dressé par l'auteur des *Fragments* et donné par Strauss, II, p. 616). Ensuite, et ce qui serait plus étonnant encore, c'est qu'à une première visite Jean arriverait à croire à la résurrection, quand Pierre, après une seconde visite, ne serait arrivé qu'à l'étonnement. En tous cas, je ne saurais admettre les deux visites successives de Pierre dont parlent Calmet (p. 415) et M. Chenevière

b) *Apparitions ultérieures.*

Matth. XXVIII, 16 et suiv.: Jésus apparaît aux Onze en Galilée (εἰς τὸ ὄρος), sans désignation de temps.

Les trois autres évangélistes ont les apparitions en Judée, probablement antérieures à celle de Matthieu.

Marc XVI, 12[1]: 1° Devant deux disciples se rendant à Emmaüs, vers le soir de la Résurrection.

» XVI, 14: 2° Devant les Onze à Jérusalem, assis à table, le soir du même jour.

Luc XXIV, 13 et suiv.: 1° Devant deux disciples se rendant à Emmaüs, sur le soir de la Résurrection.

» XXIV, 36 et suiv.: 2° Devant les Onze assemblés à Jérusalem, le soir du même jour[2].

Jean XX, 19, 24: 1° Devant les apôtres assemblés à Jérusalem, le soir même du jour de la Résurrection.

(*l. c.*, 177-178). — Comp. Calvin, *Comm. sur Jeh.*, p. 390. — Neander, *l. c.*, II, 456. — Olshausen, *l. c.*, 151. — Astié, *Comm. sur Jeh.*, 453. — Oltramare, *Comm. sur Jeh.*, XX, 17. Genève 1864.

[1] Suivant certains, l'inauthenticité de la fin de Marc commence seulement au v. 14; suivant d'autres, elle commence au v. 9, et c'est ce que nous sommes porté à croire. Quant à l'inauthenticité de cette fin, elle est aujourd'hui suffisamment reconnue. Olshausen lui-même la laisse deviner, tout en défendant cependant son authenticité. — Comp. Reuss, *Rev. de théol.*, XI, 186-187, avec Olshausen, *l. c.*, 166-167, 168-169.

[2] Mais quarante jours après, d'après Actes I, 4 et suiv.

» XX, 26-30 : Devant les apôtres assemblés à Jérusalem, huit jours après (scène de Thomas).

» XXI, 1 et suiv. : 3° Devant les apôtres en Galilée, près du lac de Tibériade, sans désignation de temps.

Nous avons, en outre, à mentionner :

c) *Les apparitions d'après Paul*[1].

1 Cor. XV, 5. — 1° Devant Céphas.
1 Cor. XV, 5. — 2° Devant les Douze.
1 Cor. XV, 6. — 3° Devant plus de 500 frères à la fois.
1 Cor. XV, 7. — 4° Devant Jacques.
1 Cor. XV, 7. — 5° Devant tous les apôtres.
1 Cor. XV, 8. — 6° La Christophanie qu'il a eue lui-même.

S'il fallait maintenant indiquer l'ordre dans lequel nous croyons qu'elles se sont succédé, nous dirions :

1° Devant les femmes près du tombeau, le matin du jour de la Résurrection (Matth. XXVIII, 9 ; Jean XX, 15, 17).

[1] Comme on n'a pas encore pu donner de raison suffisante pour soutenir que Paul, dans la mention qu'il nous fait des apparitions de Jésus, a voulu indiquer ou suivre l'ordre dans lequel elles se sont succédé, nous croyons, nous, qu'il n'a pas suivi cet ordre ; aussi n'avons-nous pas craint d'intervertir celui qu'il suit. — Voy. Beausobre, *l. c.*, 390-391. — Riggenbach, *l. c.*, 616-617.

2° Devant Pierre seul[1] et devant Jacques seul[2] à Jérusalem, le même jour (Luc XXIV, 33, 34; 1 Cor. XV, 5; XV, 7).

3° Devant les deux disciples se rendant à Emmaüs, vers le soir du même jour (Marc XVI, 12 et suiv.; Luc XXIV, 13 et suiv.).

4° Devant les onze apôtres[3] à Jérusalem, le soir du

[1] En plaçant l'apparition à Pierre après l'apparition devant les femmes et avant celle aux deux disciples d'Emmaüs, nous comprenons alors le v. 34 de Luc XXIV.

[2] Nous n'avons, il est vrai, aucune raison bien positive pour placer ici l'apparition à Jacques; mais nous n'avons pas non plus de motif pour la placer ailleurs. Strauss et Neander la placent après l'apparition devant les 500 et avant celle de Jean XX, 26-30, qu'ils assimilent à celle de Paul devant tous les apôtres (1 Cor. XV, 7). Pour la placer ici, nous ne nous sommes certainement pas basé sur la place qu'elle occupe dans la récension traduite par saint Jérôme de l'évangile aux Hébreux. Si elle se trouve placée la première de toutes, dans cette mention apocryphe, c'est, comme le dit Neander, pour honorer davantage la personne de Jacques, qui était considéré comme le premier des apôtres. (C'est, croyons-nous, le plus connu de tous, Jacques-le-Juste, le frère du Seigneur.) Ensuite, on reconnaît sans peine la fable et la légende, dans un évangile où nous lisons : « Le jour de sa résurrection, après avoir remis son suaire au serviteur du souverain sacrificateur, Jésus se rendit vers Jacques, qui avait fait vœu de ne prendre aucune nourriture jusqu'à ce qu'il eût vu Jésus sorti de son tombeau. Jésus donc arrive auprès de lui, fait apporter du pain, le bénit et dit à Jacques : Tu peux manger maintenant, mon frère, car le Fils de l'homme est ressuscité des morts. « *Afferte, ait dominus, mensam et panem. Statimque additur; tulit panem et benedixit ac fregit, et dedit Jacobo justo et dixit ei : Frater mi, comede panem tuum, quia resurrexit filius hominis a dormientibus.* » — Hiéron., *De vir. illustr.*, c. II. Comp. Neander, *l. c.*, II, 461. — Strauss, *l. c.*, II, 643. — Michaëlis, § 122 (cité par Strauss), et Riggenbach, *l. c.*, 626-627.

[3] On ne doit pas, comme le fait Strauss, forcer le mot : « les Onze, les Douze », quand il s'agit de désigner le collége des apôtres. Les Douze, puis les Onze, était le terme usité, alors même que cette dé-

même jour (Luc XXIV, 36 et suiv.[1]; Marc XVI, 14 et suiv.; Jean XX, 19, 24; 1 Cor. XV, 5).

5° Devant les apôtres à Jérusalem, huit jours après la Résurrection. (Scène de Thomas[2].) (Jean XX, 26-30.)

6° Devant les apôtres en Galilée, près du lac de Tibériade, sans désignation de temps (Jean XXI, 1 et suiv.)[3].

nomination n'était pas numériquement exacte, comme c'est le cas dans Luc XXIV, 36 et dans 1 Cor. XV, 5. — Voy. Calvin, *Comm. sur l'Harm. évang.*, 749. — Neander, *l. c.*, II, 459.

[1] Luc, ne rapportant qu'une seule apparition devant les Onze réunis à Jérusalem, confond sans doute cette scène avec celle qui arriva plus tard, huit jours après (Jean XX, 26-30). — Serait-ce la même? Pourquoi n'aurait-il pas mentionné la scène de Thomas? Mais le contexte n'autorise pas à admettre cette idée. — (Meyer attribue ces détails à la tradition subséquente.) — Voir Astié, *l. c.*, p. 458 et 463, et Neander, *l. c.*, II, 459.

[2] Olshausen la place en Galilée, et dit que Jean ne la raconte ici qu'en vue de ceux de ses lecteurs qui avaient de la tendance au docétisme (Olshausen, *l. c.*, p. 163).

[3] Nous croyons que l'expression de Jean XXI, 1 et suiv.: «...c'était la troisième fois...» ne constitue pas une difficulté. Il n'y a, pour cela, qu'à ne pas vouloir faire dire à Jean ce qu'il n'a pas voulu dire: «c'était la troisième apparition de Christ.» Non. Il dit lui-même: C'était la troisième fois que Jésus se montrait *à ses disciples.*

Or première fois, le soir de la résurrection;
deuxième fois, huit jours après,
troisième fois, celle-ci.

Voy. Astié, *l. c.*, p. 91 de l'appendice. — Calvin, *Comm. sur Jeh.*, p. 410, col. 1 et 2. — Arnaud, *Comm. sur le N. T.*, Jean XXI, 14. — Olshausen, *l. c.*, p. 190.

Après celle-ci nous croyons pouvoir encore admettre les deux apparitions que nous avons mentionnées. Rien, dans Jean, ne s'y oppose (Jean XXI, 25; 1 Cor. XV, 7). Voy. Riggenbach, *l. c.*, 627; comp. Néander, *l. c.*, II, 456 (contre Lücke).

7° Devant les disciples et plusieurs autres[1] — en Galilée — sur une montagne, sans désignation de temps (Matth. XXVIII, 16 et suiv.; 1 Cor. XV, 6).

8° Devant les apôtres en Judée, près de Jérusalem (sur la montagne des Oliviers), avant l'ascension (Luc XXIV, 50, 52; Actes I, 2, 13; 1 Cor. XV, 7).

Après avoir mis sous les yeux de nos lecteurs les récits comparés des Évangiles, afin qu'ils puissent eux-mêmes se rendre compte des difficultés qu'ils présentent, après avoir repoussé le procédé d'intercalation et ne voulant pas essayer du procédé éclectique, adopterons-nous une hypothèse quelconque, celle de Griesbach par exemple[2], pour faire disparaître ces mêmes difficultés? — Non.

Mais, alors que certains, après les avoir démesurément grossies par leur critique acerbe et beaucoup trop méticuleuse, les ont déclarées irréductibles, tandis que certains autres se sont efforcés et s'efforcent en-

[1] En plaçant la septième et en même temps que celle des 500, l'apparition rapportée par Matth. XXVIII, 16 et suiv., nous évitons la double difficulté que crée Neander en séparant ces deux apparitions et en plaçant celle des 500 avant celle de la scène de Thomas, et celle de Matthieu après cette scène. Une première difficulté, ce sont les allées et les venues, sinon sans but, du moins trop rapprochées, de Jésus et des apôtres de Judée en Galilée et de Galilée en Judée. Une seconde, c'est la difficulté d'expliquer le οἱ δὲ ἐδιστάσαν, en séparant l'apparition de Matthieu de celle de Paul en présence des 500, et en la plaçant surtout après la conversion de Thomas. — Voy. Calmet, *l. c.*, p. 645, comp. avec Chenevière, *l. c.*, 170-171. — Riggenbach, *l. c.*, 622-623. — Arnaud, *Comm. sur Matth.* XXVIII, 17. — Olshausen, *l. c.*, p. 155 et 170.

[2] Hypothèse de Griesbach : chaque évangéliste a reproduit la manière dont lui est parvenue la première nouvelle de la résurrection. Voy. Strauss, *l. c.*, II, 618-619.

core de les nier en affectant de ne point les voir, nous préférons, nous, les reconnaître. Nous ne répéterons pas ici, qu'au lieu de prouver contre nous, ces divergences sont pour nous. — On n'a sans doute pas oublié nos précédentes conclusions. — Seulement, avant d'adresser, à ce sujet, aucun reproche aux évangélistes, avant surtout d'oser, à ce propos, hasarder des conclusions comme celles qu'en tirent Strauss et les partisans de son système, nous estimons qu'il est plus rationnel et plus loyal, sur le terrain de la science comme partout ailleurs, — ici plus particulièrement où sont en cause des personnages et des faits historiques, — de nous demander d'abord si le but des auteurs sacrés a bien été réellement de rédiger des mémoires historiques et de ne rédiger que des mémoires historiques. Or il suffit ici d'une étude sérieuse des évangiles, d'une étude entreprise et poursuivie sans préoccupations dogmatiques ou autres, pour nous amener et nous autoriser à conclure avec et comme M. Reuss[1] : que les auteurs des Évangiles poursuivaient un autre but, l'histoire restant toujours le moyen qu'ils avaient choisi pour l'atteindre; et ce but, c'est, non point de satisfaire une curiosité, — légitime à bien des égards, — mais bien l'intention avouée de produire ou d'affermir des convictions religieuses; partant, les auteurs sacrés pouvaient, sans porter atteinte à leurs écrits, sans en affaiblir du moins la valeur ni la portée, se borner à un choix de faits, parmi le grand nombre de ceux que les souvenirs de l'Église mettaient à leur disposition. Les synoptiques n'ont

[1] Reuss, *Hist. de la théol. chrét. au siècle apost.*, t. II, p. 592-593. Strasb. 1852.

certainement pas l'intention d'être autre chose que des historiens et des historiens fidèles ; mais, comme l'enseignement, l'œuvre et la vie qu'ils ont à reproduire, n'est autre chose qu'une de ces mines d'autant plus inépuisable qu'elle est plus féconde et plus riche, il ne faut point s'étonner, — quand nous voyons les apôtres eux-mêmes, après cependant avoir vécu dans l'intimité du maître, n'arriver à se faire qu'une idée incomplète du caractère de Jésus, tout en rapetissant encore à leur taille les traits qu'ils arrivent à saisir de cette gigantesque figure, — il ne faut point s'étonner, dis-je, de ce que nous pourrons surprendre les biographes de Jésus, moins bien partagés, certes, sous ce rapport, que les disciples, défigurer, le plus souvent, faute d'atteindre à sa hauteur, l'image qu'ils nous en ont léguée ; et quelquefois même, tout en croyant, et avec la meilleure foi du monde, nous rapporter les expressions mêmes du Sauveur, ne nous rapporter que leurs impressions propres, ou bien celles de ceux qui, leur servant de témoins, les leur avaient fournies [1].

C'est dans ce sens que Renan a pu dire d'eux : « que leurs écrits étaient pleins d'erreurs et de contre-sens ; qu'on sentait, à chaque ligne, un discours d'une beauté divine fixé par des rédacteurs qui ne le comprennent pas et qui substituent leurs propres idées à celles qu'ils ne saisissent qu'à demi. Aussi, pour le retrouver tel qu'il fut, la critique doit-elle écarter une série de méprises, provenant de la médiocrité d'esprit des disciples [2]. »

[1] Reuss, *Hist. de la théol. chrét. au siècle apost.*, t. II, p. 618, 627, 628. — [2] E. Renan, *l. c.*, ch. XXIII, p. 256-257.

— Ceci soit dit sans laisser supposer un blâme de notre part à l'adresse des évangélises (de ce qu'ils ont altéré certains faits ou dénaturé certaines expressions), mais seulement pour constater un fait psychologique, reconnu d'ailleurs par l'ancienne théorie de l'inspiration, comme se produisant partout et toujours, étant fournies cependant des circonstances analogues[1]. —

Il faut donc avoir posé des prémisses comme celles de Strauss, pour arriver aux conclusions que nous avons essayé de combattre; conclusions, en tout cas, plus forcées que la nôtre: dans l'Évangile, la résurrection de Jésus-Christ se prouve avant tout elle-même. Pour y arriver, le point de vue qui nous a servi de guide, c'est, comme on peut aisément s'en convaincre, celui qui prête aux évangiles des auteurs constitués au moral comme les autres hommes, trahissant, plus ou moins, les impressions de leur cœur, comme les trahissent ceux qui écrivent leur pensée, point de vue, pour tout dire en un mot, qui suppose à la Bible, non

[1] « Il est clair, dit Ath. Coquerel, que les évangélistes n'ont pas daigné donner une pensée au soin d'accorder les divers témoignages, les divers souvenirs consignés dans leurs livres.... Il est clair que nous possédons les quatre narrés, non d'imposteurs qui ont fait maladroitement de la connivence pour tromper, mais de véridiques écrivains qui, à plusieurs années de distance d'un fait de la plus haute gravité, l'affirment en témoins convaincus, bien plus qu'ils ne le racontent en historiens exacts, le rapportent selon les souvenirs qui leur restent ou les récits qu'ils ont recueillis, et ajoutent naïvement au fait même, l'exposé d'un petit nombre de circonstances remarquables ou touchantes qui l'ont accompagné. Leur accord serait jugé factice s'il était complet; quatre tableaux identiques de la résurrection ressembleraient à un travail de faussaires, la vérité, la sincérité a d'autres allures, elle néglige les accessoires et s'attache au fond » (Ath. Coquerel, *Christologie*, II, 388).

pas son inspiration plénière ou sa divinité, mais la valeur moyenne qu'on s'accorde à donner à un livre d'histoire. Quel est, parmi mes lecteurs, celui qui, repoussant ce point de vue, refusant ce degré de confiance à la Bible, m'arrêtera dans mes conclusions? Celui, peut-être, qui me demanderait de lui prouver l'authenticité des évangiles! Ce travail, je ne le ferai point; mais cet objectant, je le renverrai, non pas aux témoignages qui remontent avant le milieu du second siècle et qui se trouvent chez les Clément-Romain, les Papias, les Irénée ou les Justin Martyr, ni aux preuves plus abondantes encore qu'on trouve dans la première introduction venue aux livres du Nouveau Testament; je le renverrai tout simplement à l'histoire elle-même, et si, après avoir lu Matter, par exemple, il admet avec nous, l'existence d'un Marcion, d'un Cérynte, d'un Valentin etc., il sera forcé d'admettre aussi l'authenticité des évangiles, car il ne lui restera plus aucune excuse. Je me trompe; il pourra nier encore l'existence historique des divers représentants du gnosticisme, et me demander de lui fournir les manuscrits autographes de chacun des évangélistes. Ne pouvant le convaincre, je ne pourrai, dans ce cas, que lui répondre: quand vous aurez lu, non pas les mémoires sur les Cent Jours de Benjamin Constant, ni l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* de Thiers, mais une certaine brochure d'un spirituel bibliothécaire d'Agen, vous viendrez me dire alors qu'il n'y a rien d'écrit sur la colonne Vendôme, ni les cendres de personne sous le dôme des Invalides.

IV.

RÉALITÉ DE LA RÉSURRECTION.

La résurrection de Jésus, avons-nous dit, se prouve avant tout elle-même, dans et par l'Évangile; nous le répétons, car nous ne voudrions pas, dans ce qu'il nous reste encore à dire, que cette cause fût responsable de notre impéritie à la défendre.

Déjà (peut-être nous l'accordera-t-on), le genre d'étude auquel nous avons consacré les pages qui précèdent, peut nous avoir fourni des preuves à l'appui de notre thèse; nous comptons en profiter; mais ce qui surtout nous aura servi dans ce travail, c'est de nous faciliter celui qu'il nous reste encore à faire : traduire en arguments, en preuves logiques, le sentiment qui est le nôtre à l'endroit d'un fait qui, si nos déductions sont rigoureuses, s'impose à nous comme un fait historique.

Christ étant véritablement mort, ses apôtres n'ayant ni pu ni voulu enlever son corps, et les divergences des évangiles n'autorisant pas à rejeter comme faux, un fait qu'ils rapportent tous, chacun à sa manière, Christ est véritablement ressuscité. — Nous voilà donc revenus au dilemme déjà posé. — Mais, nous dira-t-on, une fois qu'il y a eu séparation entre l'âme et le corps, la revivification de ce dernier, alors même qu'on supposerait un miracle, est impossible : il faudrait créer une âme nouvelle. — Nous ne répondrons pas ici par l'argument des dualistes qui, tout en se figurant l'âme comme l'oiseau qui, bien qu'échappé pour un temps de sa cage, n'en peut pas moins être repris et ramené dans sa prison,

semble favoriser l'opinion de la possibilité d'une revivification proprement dite, qu'il ne favorise pas du tout, — lorsqu'on s'en tient à ce seul point de vue. — En effet, on ne peut cependant pas se représenter la coexistence du corps et de l'âme comme étant aussi indifférente, aussi inanimée, que s'il s'agissait d'une boîte et de son contenu! La présence de l'âme produit dans le corps des effets qui sont, à leur tour, les conditions de la possibilité de sa présence. Or l'âme n'y étant plus, ces activités sont suspendues, et en même temps, les organes de ces activités deviennent non-seulement impropres à tout mouvement, mais ne sont plus bons à rien : cerveau, sang etc. En admettant donc que l'âme revînt dans ce corps, elle le trouverait d'abord tout à fait inhabitable et incapable de la servir; ensuite, ne pouvant y rien restaurer, son départ ayant frappé de mort tous ces organes, elle devrait, tout en y restant encore, le laisser continuer son œuvre de décomposition et de corruption. Ou bien il faut admettre deux miracles : le premier qui ramène l'âme dans le corps, le second qui restaure les organes corporels qui étaient morts. Mais, dit Strauss, à qui nous empruntons ces lignes, ce serait là une intervention immédiate de Dieu dans le cours régulier de la nature et de la vie, intervention incompatible avec les idées éclairées sur les rapports de Dieu avec le monde[1]. — Oui, certainement, le fait dont il s'agit ici est impossible dans l'ordre naturel des choses; mais pour cela est-il impossible que Dieu l'ait opéré? — Tout est possible à Dieu, sauf les contradictions et les absurdités. — Que ces idées éclairées sur Dieu viennent

[1] Strauss, *l. c.*, II, 666-668.

donc me prouver qu'il lui est plus impossible de revivifier un corps que de le créer, et qu'il y a contradiction flagrante de sa part, à remettre ce même corps dans l'état où il se trouvait trois jours auparavant[1]. —

Mais reprenons. Christ est véritablement ressuscité, et la réalité du fait m'est démontrée :

A priori, par tout ce que nous avons dit jusqu'ici, car nous avons pu nous convaincre de la faiblesse ou de l'inanité des arguments qu'on nous oppose.

A posteriori : 1° par l'histoire évangélique où nous trouvons :

1° Le fait raconté par des témoins impartiaux, et d'une manière qui réunit tout ce qui concourt à produire la certitude morale, à moins qu'on ne veuille rien admettre que sur le rapport des sens ou d'après des démonstrations mathématiques.

Outre maintenant que, des écrits du Nouveau Testament les premiers en date abondent en déclarations d'une extrême énergie où la résurrection de Jésus est donnée comme le fondement de l'édifice chrétien et le gage du salut universel, nous trouvons aussi dans l'Évangile :

2° Des prédictions de Jésus sur sa résurrection.

— Ici nous reconnaissons d'entrée que les passages de Matth. XII, 39, et de Jean II, 19, ont un caractère figuré d'une tout autre portée, sur l'interprétation comme sur la valeur dogmatique desquels la critique et la dispute ont beau jeu. — Sans pouvoir cependant en dire autant de Matth. XVI, 21 ; XVIII, 23, comp. avec Luc IX,

[1] Justin Martyr, *De resurrectione*, § 5, p. 222. — Chenevière, *l. c.*, p. 164 et suiv. — Pascal : « Est-il plus difficile de reproduire un homme que de le produire? »

22, — passages auxquels il est assez difficile de refuser une certaine valeur historique, — nous ferons cependant observer qu'il serait plus qu'étrange qu'une prédiction aussi claire n'eût point été comprise des apôtres ; et il nous suffirait des paroles que prononce aussitôt après Pierre : « *à Dieu ne plaise, Seigneur que cela t'arrive,* » pour nous autoriser à ne voir là qu'un commentaire involontairement ajouté après l'évènement[1]. — Mais les v. 17 et 18 de Jean X, sont formels à nos yeux. Il faudrait les retrancher de l'Évangile pour soutenir que celui qui dit : « *Je donne ma vie,* » n'a pas en vue sa résurrection quand il ajoute : « *mais j'ai le pouvoir de la reprendre*[2]. »

— Mais alors, comment expliquer le découragement qui s'empare des disciples, si Jésus, avant sa mort, leur avait prédit qu'il ressusciterait? — Les prédictions de Jésus, dirons-nous d'abord, ne furent pas aussi claires aussi positives que nous les rapportent les évangélistes, principalement Matth. XVI, 21, et Luc IX, 32. —

— Mais, nous dira-t-on encore, ce découragement est incompréhensible, quand on pense que les disciples avaient été témoins de plusieurs prodiges opérés par leur Maître, ce qui seul les autorisait à en admettre un pour lui-même. Or ils sont abattus et consternés, ils ne croient pas même possible la résurrection, alors qu'on vient leur dire: Christ n'est plus entre les morts; donc, ils n'avaient pas vu se réaliser d'autres prédictions du

[1] Neander, *l. c.*, II, 449-450, comp. avec Colani, p. 108-109.

[2] Nous ne saurions voir ici le vague que déclare y exister M. Colani : *Jésus-Christ et les croy. mess. de son temps*, p. 157. Strasb. 1864. — Voy. De Luc, *Examen de la doctrine des Écritures touchant la personne de Christ*, ch. V, p. 52. Genève 1830.

Maître, ni s'opérer par lui les miracles qui nous sont rapportés! — Il suffirait, ce me semble, pour écarter cette pauvre objection, des paroles prononcées par les deux disciples d'Emmaüs, paroles que nous croyons pouvoir considérer comme l'expression générale de la pensée des apôtres dans les trois jours qui séparent la mort de la résurrection : « *Nous espérions que ce serait lui qui délivrerait Israël*, » espoir qui, nécessairement, devait être fondé sur des preuves irréfragables de puissance; et ce qui, pour nous, autorise une semblable conclusion, ce sont les premiers mots de ces deux disciples qui déclarent Jésus « *un prophète puissant en œuvres et en paroles devant Dieu et devant le peuple*[1]. » —

Maintenant, avec la fausse idée qu'ils se faisaient tous de Jésus, en qui ils ne voyaient qu'un Messie temporel, un libérateur glorieux selon le monde, les disciples sont naturellement abattus et profondément déçus par une mort qui, en anéantissant leur force morale, les met tous dans la triste nécessité d'avoir jusqu'au dernier degré de l'évidence, pour leur faire enfin discerner la vérité. Est-ce à dire qu'au point de vue de la nature de sa gloire et de son triomphe, la longue déception des apôtres ait complétement disparu ou fait place, après la résurrection, à de tout autres espérances? Hélas non, puisqu'ils peuvent dire encore au Christ ressuscité: « *Sera-ce en ce temps, Seigneur, que tu rétabliras le royaume d'Israël*[2]*?* »

3° Une troisième preuve de la réalité du fait nous est fournie par la conduite de ces mêmes apôtres : ils ont abandonné Jésus le jour où il est tombé au pouvoir

[1] Luc XXIV, 18. — [2] Actes I, 6.

de ses ennemis ; Pierre et Jean seuls l'ont suivi ; le premier l'a renié, le second a disparu ; tous sont consternés le jour de sa mort ; le jour de sa résurrection aucun d'eux ne veut y croire... On pourrait supposer que c'en est fait de la cause de Jésus... Transportons-nous à quelques semaines de là ; tout est changé : cet apôtre qui, naguère encore, s'est montré assez lâche pour nier, par trois fois, qu'il fût disciple de celui qu'il avait déclaré vouloir suivre jusqu'à la mort, alors même que tous les autres l'abandonnaient[1], est le premier à prêcher la résurrection de ce Jésus qu'on a crucifié ; et il la prêche, non point à quelques hommes hallucinés comme lui[2], ni dans quelque coin obscur de la Galilée[3], mais à une foule dont 3000 hommes croient à sa parole, et dans les lieux témoins des émouvantes scènes de la passion. Bien plus, c'est dans le temple même, à la face de ces mêmes pharisiens et de ces sacrificateurs qui ont livré Jésus à Pilate, après l'avoir déclaré blasphémateur contre Dieu, que Pierre vient plaider la cause de celui qu'ils ont osé maudire. Le nom seul de Jésus émeut ce même peuple de Jérusalem qui, naguère encore, avait crié : « crucifie ! » sa cause est aussitôt embrassée par plus de 5000 hommes, et les sacrificateurs et les sénateurs, et les chefs du peuple, bourreaux de Christ, en présence d'une prédication qui leur jette au visage et leur crime, et leur bassesse, et le sang de leur victime à laquelle cette prédication fait en un jour plus de disciples que ne lui en avaient gagnés

[1] Matth. XXVI, 33 ; Luc XXII, 33.

[2] Strauss, *l. c.*, II, 678-684. — Peyrat, *Hist. élément. et crit. de Jésus*, p. 332-333.

[3] Strauss, *l. c.*, II, 681-683, comp. avec Chenevière, *l. c.*, p. 162.

tous ses miracles, n'osent même pas faire arrêter le défenseur téméraire de Celui qu'ils ont pu faire mettre en croix! Que font-ils? Ils prennent de ces demi-mesures, cachet infaillible et de la peur et de la fausseté d'une cause: « *Alors le capitaine du temple avec les huissiers s'en alla et il amena les disciples de Jésus, sans violence, car ils craignaient d'être lapidés par le peuple... et, après avoir fait fouetter les apôtres, les membres du sanhédrin leur défendirent de parler au nom de Jésus, puis ils les laissèrent aller*, » malgré la réponse de Pierre et de ses compagnons[1].

Dans l'intervalle de ces cinquante jours que s'était-il donc passé? Que placerons-nous entre ce courage à toute épreuve et cette activité si bénie des premiers martyrs du christianisme d'un côté, et le supplice ignominieux de leur maître de l'autre?

Ce sera nécessairement un événement de l'importance la plus haute et de l'efficacité la plus énergique pour qu'il puisse effacer de l'esprit des apôtres l'impression qu'y avait produite la mort sur la croix, et leur donner, en même temps, cette certitude absolue, ce courage nouveau, cette vertu triomphante qui leur fait braver la persécution et fonder des Églises. Quel serait-il, si ce n'est la réfutation positive et divine de la mort sur la croix, le prolongement victorieux de la vie et du ministère de Christ, c'est-à-dire le grand fait que nous racontent les Évangiles[2], dont nous parlent

[1] Actes V, 26 et suiv., 40.

[2] Ullmann, *Le Christ et l'Église*, p. 185-186. — Olshausen, *l. c.*, 138. — B. F. Lasserre, *Expos. et preuv. du dog. de la résurr. des morts, dans le N. T.* Strasb. 1846. — A. Weber, *De l'économie du salut.* Strasb. 1863, § 31.

tous les écrits du Nouveau Testament et sur lequel s'appuie en tout et toujours l'apôtre qu'on a si bien surnommé l'apôtre de la résurrection[1]?

4° Seul, on peut le dire, saint Paul traite ce sujet *ex professo*, dans son magnifique chap. XV, de sa première aux Corinthiens. L'importance qu'il donne au fait de la résurrection de Jésus, ressort clairement de ce que nous avons déjà dit à ce propos[2]; mais elle ressort surtout de la lecture de ses écrits; c'est d'ailleurs là un des traits caractéristiques de sa théologie.

— Nous savons maintenant que, pour lui prendre quelque chose, il faudrait toucher à tout, car tout se tient dans son système; aussi notre intention n'est-elle pas d'exposer ici la théologie christologique de saint Paul en général, ni ses idées sur la résurrection en particulier. Nous nous bornerons à quelques affirmations, dont on pourra facilement apprécier la valeur et la portée, en lisant ces épîtres à l'authenticité desquelles la critique négative rend elle-même hommage. — Ce qui nous frappe d'abord et ce que nous retenons, c'est que durant toute sa vie et à partir de la scène sur le chemin de Damas, cet apôtre n'a voulu savoir qu'une chose: Christ et Christ crucifié. En rapprochant de ces mots ceux qu'il écrivait, un pied déjà dans la tombe, à son disciple bien-aimé, comme l'exhortation la plus consolante à lui faire et le souvenir le plus doux à lui léguer : « *Souviens-toi que Jésus est ressuscité des morts selon mon Évangile, pour lequel je souffre jusqu'à être*

[1] A. Sarrus, *J. Chr., sa pers. et son œuvre, d'apr. l'aut. de l'ép. aux Hébr.* Strasb. 1862. — F. Bonnard, *De la résurr. de Christ dans la théol. de saint Paul.* Strasb. 1862.

[2] Voy. I, p. 8.

mis dans la chaîne comme un malfaiteur[1],» nous avons alors la pensée la plus intime de Paul. Mais ce n'est pas seulement dans le fameux chapitre précité qu'il déploie toute l'énergie, toute la vivacité de son argumentation pour établir le fait, d'abord d'une manière positive et formelle sur des témoignages historiques, puis pour en tirer des conclusions intéressant directement ceux auxquels il écrivait; sans cesse et dans toutes ses épîtres il y revient comme à l'un des points fondamentaux de son Évangile, et chaque fois qu'il s'y arrête, c'est pour l'envisager sous un jour nouveau[2]; mais toujours elle est pour lui, outre la garantie de notre propre résurrection, la preuve la plus irréfragable de la divinité de Jésus-Christ. —

Avec un tout autre système, provenant principalement et uniquement de l'emploi de termes différents, l'auteur de l'épître aux Hébreux, — qui ne parle cependant jamais de la résurrection de Jésus, sauf une seule fois, au chap. XIII, v. 20 : «*ὁ ἀναγαγὼν ἐκ νεκρῶν τὸν Κύριον ἡμῶν Ἰησοῦν Χριστὸν,*» — nous fournit matière à de semblables conclusions, dans tous les passages où il nous parle de la glorification de Christ, condition et garantie de notre état futur[3].

Selon Jean, l'Évangile mystique et profondément

[1] 2 Tim. II, 8-9, rapp. 1 Cor. XV, 14-21; XV, 27-33.

[2] Rom. I, 4 et les discours des Actes; Rom. VIII, 33; Éphés. II, 5, 8; 1 Thess. IV, 14; Rom. VI etc.

[3] «Jésus est entré dans le sanctuaire, il y est entré comme précurseur» (VI, 19-20), revient absolument à la même idée exprimée chez Paul par le: «Si Christ n'est point ressuscité, nous sommes les plus misérables des hommes» (1 Cor. XV, 19; 2 Cor. IV, 14 etc.). — Voy. A. Sarrus, *l. c.*, 53-55.

spiritualiste, Jésus-Christ est venu apporter la vie, il est lui-même la vie.

C'est encore sur la résurrection de Jésus que Pierre fait reposer toutes ses espérances eschatologiques [1]. —

Nous pourrions continuer ainsi par tous les livres du Nouveau Testament un examen qui nous conduirait toujours au même résultat : c'est sur le fait de la résurrection de Jésus que tous les apôtres et l'Église primitive tout entière faisaient reposer toute leur force; et c'est dans la certitude de ce fait qu'ils puisaient leurs espérances. —

Où pourrait donc être née cette croyance si le fait n'est pas vrai? C'est là ce qu'en histoire il faut se demander. — Nous avons déjà reconnu la réalité de la mort de Christ ainsi que l'arbitraire de la supposition du vol ou de l'enlèvement fortuit du corps. — Cependant, pour expliquer le phénomène des apôtres prêchant et prêchant avec succès la résurrection, il s'est encore présenté à l'esprit de ceux qui repoussent le fait historique, qui seul peut l'expliquer, une nouvelle échappatoire: celle de ne voir ici, de la part des apôtres, qu'un mensonge ou une illusion. » —

— Arrivé où nous en sommes dans nos recherches, ce n'est certainement qu'à regret que nous allons discuter encore au lieu de conclure et d'affirmer; mais il le faut, pour ne pas, d'abord, laisser de trop grandes lacunes dans notre étude, pour pouvoir, ensuite, affirmer avec plus de force et de facilité.

Nous avouons, d'entrée, que nous n'avons rien de bien

[1] 1 Pierre I, 3-21. — Voy. E. Mittendorff, *De la résurr. dans le N. T.* Genève 1862.

neuf à dire ici. L'objection qui va nous occuper a déjà tant de fois et si bien été combattue par tous ceux qui ont abordé ce sujet, que les arguments qu'on va lire ne seront guère autre chose que le pâle reflet de ceux que nous avons lus nous-même[1]. —

— Les apôtres, nous dit-on, sont des visionnaires et d'effrontés menteurs! — D'abord, comme le dit Neander, cette hypothèse repose sur une pétition de principes, car il n'y a rien, dans l'esprit des disciples, qui puisse expliquer ces visions. —

Les siècles se succèdent, les générations s'améliorent, mais les hommes sont toujours les mêmes. Les apôtres étaient constitués au moral comme le sont les autres hommes; ils sont humainement des hommes ignorants, presque tous bateliers ou pêcheurs ou péagers, toutes gens qui n'ont pas pâli sur des livres ni fréquenté des écoles savantes. Affirmons donc et affirmons sans crainte, que le changement qui s'opéra en eux, depuis le Vendredi-Saint jusqu'à la Pentecôte, fut le résultat et non la cause de leur croyance en la résurrection. Et, si l'on veut, à toute force, tout expliquer par leurs dispositions intérieures, ces dispositions elles-mêmes resteront à expliquer.

— C'est l'imagination des disciples qui, s'aidant de certains passages de l'Ancien Testament, a donné naissance à ces visions? — Mais ne sont-ce pas des femmes qui ont été les premières à les avoir? Il faut donc admettre que leur foi candide, leur susceptibilité ou plutôt

[1] Neander, *l. c.*, II, 452-455. — Ullmann, *l. c.*, 187-190. — Lasserre, *l. c.*, 30-39. — Puaux, ch. X-XVI, XX-XXIV. — Chenevière, *l. c.*, 162-164. — Ullmann, *La sainteté parfaite de J. Chr.*, p. 71-79 (trad. Th. Bost). — Bouvier, *La religion de Christ*, ch. VIII, § 2.

leur sensibilité naïve, est la source du contagieux entraînement qui reste à expliquer[1].

Un fait semble ici venir à l'appui de cette hypothèse: c'est la vision de Paul sur le chemin de Damas[2], vision que Paul autorise à identifier avec les apparitions de Jésus aux autres disciples en la mettant sur la même ligne qu'elles[3]. — Mais, dirons-nous, si Paul trouvait le fait de la résurrection de Jésus partout admis dans l'église chrétienne, s'il entendait sans cesse parler du crucifié, de sa puissance et de ses apparitions, où était cette croyance quand les disciples arrivèrent à cette persuasion, eux, qui ne trouvaient le nom de Jésus que dans leur souvenir attristé, dans leur âme abattue ou profondément découragée? De bonne foi, est-ce de ce fond douloureux de déceptions et de regrets, que pouvait sortir l'idée consolante et forte de la résurrection? Quelques passages de l'Ancien Testament qu'on n'avait jamais encore interprétés dans ce sens, étaient certes d'un bien faible secours pour inspirer cette création poétique. — Je n'entends certainement pas dire par là que, lorsqu'un fait de la vie de Jésus présentait quelque analogie avec quelque parole des anciennes écritures, on ne saisît ce rapprochement, même avec avidité. Il faudrait, pour le nier, n'avoir pas lu le premier évangile. — Mais, que de faibles et vagues allusions,

[1] Peyrat, *Hist. élém. et crit. de Jésus*, p. 332-333.

[2] Actes IX, 1-9; XXII, 3-11; XXVI, 12-17; rapp. de 1 Cor. XV, 1-21.

[3] Coquerel, *l. c.*, I, 60. — Ullmann, *Le Christ et l'Église*, p. 187. — Le chap. XV de la 1re aux Corinthiens autorise à dire que c'est pour la valeur et non pour le mode, que Paul met son apparition sur la même ligne que celle des autres (v. 8 et 9, rapp. des v. 5, 6 et 7). — (ὤφθη Κηφᾷ... ὤφθη ἐπάνω πεντακοσίοις ἀδελφοῖς... ὤφθη Ἰακώβῳ, et non ἐφανερώθη ἐν).

où il n'est réellement pas question de la résurrection de Christ au sens évangélique, aient produit ou provoqué le fait dont il s'agit ici, c'est ce que la critique actuelle peut croire, si bon lui semble, mais c'est ce qu'admettra difficilement l'histoire, qui cherche en tout et partout la cause des faits et leur enchaînement. —

— Les apôtres sont des hallucinés? — Mais encore faut-il que soient remplies certaines conditions pour que puisse se produire un pareil phénomène! — Quelles sont-elles? — La critique elle-même les avoue: c'est à la condition *sine qua non* d'une foi portée jusqu'à l'enthousiasme, voire même au fanatisme. — Existait-elle, cette foi vivante, énergique et fanatique à la mort de Jésus? Eût-elle existé (supposition de notre part), il eût suffi, je crois, du supplice ignominieux du maître, pour l'affaiblir singulièrement, sinon pour la briser. Or, pour la faire sortir victorieuse et forte du fond de ces âmes où elle se repliait alors indécise et meurtrie, il lui fallait autre chose encore qu'une idée, une supposition qu'elle devait d'abord produire; — et pouvait-elle même produire un fait dont elle ne trouvait nulle part les éléments? —

Mais non, c'est au troisième jour après la crucifixion, c'est au moment où les disciples traitent de fous (*ὡσεὶ λῆρος*) ceux qui parlent de résurrection, au moment où ils refusent eux-mêmes de reconnaître le crucifié, alors qu'ils se trouvaient tous, non dans un état d'exaltation, mais bien dans un abattement et un doute profonds, qu'ils s'exaltent au point de croire voir Jésus qu'ils ne voient pas du tout, qu'ils se figurent l'entendre parler, manger avec eux ou leur donner des instructions, et c'est à partir de ce jour qu'ils se communiquent entre

eux la contagion de leurs extases! C'est bientôt après que plus de cinq cents hommes, hallucinés comme eux et jouets d'une même illusion, sont les victimes des mêmes extases! C'est dans ces extases, ou poussés par elles, qu'ils vont parler de Jésus et de sa mort, prêcher sa résurrection devant ceux qui furent ses bourreaux, courir au devant du martyre, fonder des églises avec la bassesse d'une crèche et la folie d'une croix! — Ah! par quel miracle prétend-on remplacer le véritable? —

Qu'on vienne nous dire encore qu'il n'y a ici que fraude ou illusion, nous ne prendrons plus la peine d'examiner en détail une objection qui s'abat d'elle-même lorsqu'on sépare les éléments qui la composent. — Pour me tromper, les apôtres se sont trompés eux-mêmes? — Peut-on, je le demande, peut-on allier dans l'homme le mensonge et l'illusion, c'est-à-dire deux faces de l'âme qui se contredisent elles-mêmes : la dissimulation et la simplicité? Le pourrait-on (supposition plus que gratuite) et chez plusieurs personnes en même même temps, il y a longtemps que la question serait tranchée. Ensuite, si nous pouvons une fois admettre que ceux qui ont eu la pensée assez puissante pour inventer une idée qui bouleverse l'univers, l'a bouleversé de fond en comble, mais le bouleverse à salut, sont d'effrontés menteurs, gardons-nous de croire ensuite qu'ils sont eux-mêmes les jouets d'une illusion, les dupes d'un mensonge, car ils ont la tête assez forte et l'esprit assez solide pour ne point s'y laisser prendre. Oui, le génie qui transforme le monde, instruit et éclaire dix-huit siècles par un mensonge au bout duquel se trouve le martyre pour celui qui le prêche, ce génie-là n'est pas un sot, encore moins un halluciné.

— Qu'on retourne l'argument et qu'on me dise qu'un halluciné peut être un génie, surtout un génie de fraude. — Il faudra d'abord reconnaître l'absurdité du raisonnement, avouer ensuite que la dignité de l'humanité a reçu le plus sanglant outrage, dire enfin que le principe régénérateur de dix-neuf siècles bientôt, créateur du monde moderne et des sociétés actuelles, a dû sa naissance à l'imposture de douze hallucinés. — Mais où est-il, cet homme qui signera ces lignes? Je m'adresse à des chrétiens. —

Reste encore l'explication de Strauss qui, voulant couper le nœud gordien, a pris les grands ciseaux du système mythique. — Le mythe, on le sait, est un récit fictif, une image de bonne foi qui voile une idée ou bien un préjugé. — Ici donc la vérité cachée sous le fait, c'est l'idée du retour à la vie de ce qui mérite de vivre, c'est la résurrection de l'idée du bien. Mais cette idée, dirons-nous, si elle n'a pas de réalité, n'est qu'une possibilité vide et un vain idéal.

En effet, si c'est une idée seule qui a fait de douze illettrés les législateurs et les plus grands moralistes du monde, c'est sans doute aussi une idée qui a posé la première pierre de l'arc de triomphe de l'Étoile ou qui a fait élever si haut la flèche de la cathédrale de Strasbourg! Ne passons seulement jamais sous l'arc de triomphe, car le nom d'un homme viendrait involontairement se placer sur nos lèvres; ne passons pas non plus sur une certaine place où s'élève une colonne, car nous dirions aussitôt: Austerlitz, Iéna, Marengo! Enfin, n'allons jamais nous placer en face d'une immortelle cathédrale, car l'idée qui perce à travers ses murs, qui parle par ses pierres, nous dirait tout autre chose que mensonge et illusion.

N'allons cependant pas trop loin. Strauss, comme nous, veut aussi que cette idée soit rendue vérité, devienne réelle par une réalité[1]. Mais quelle est cette réalité? Celle qui découle de ses prémisses, et ce n'est point la nôtre. — Celle, par exemple, que demandait Hegel : l'unité de la nature humaine et divine, l'incarnation éternelle de Dieu au sein de l'humanité, en sorte que le Dieu homme, renfermant en un seul être l'essence divine qui réside du côté de l'infini, et la personnalité humaine qui réside du côté du fini, ait l'esprit divin pour père et pour mère l'humanité[2] ! —

Mais libre à notre auteur, — après avoir dit avec certains théologiens de l'école symbolique[3] : que les récits de la naissance du Christ, de sa résurrection et de son ascension devant être rejetés comme étant en contradiction avec les lois de notre faculté de connaître, doivent être conçus, non plus avec l'entendement seul comme de l'histoire, mais comme de la poésie avec le sentiment et l'imagination, — de soutenir peut-être avec Kant[4] : qu'il suffit à l'homme, pour sa félicité, de connaître, non le Christ historique, mais le Christ idéal, croyance morale à laquelle seule l'homme est tenu, — ou de dire avec De Wette[5] : que la résurrection de Jésus est le type de la victoire de la vérité, le signe avant-coureur du triomphe qui s'accomplira un jour du bien sur le mal, — mais d'admettre enfin avec Spinoza[6], tout

[1] Strauss, *l. c.*, II, § CXLVIII, p. 755. — [2] Strauss, *l. c.*: *Christologie de l'école spéculative*, p. 751. — [3] Strauss, *l. c.*, II, § CXLVII, p. 747. — [4] Strauss, *l c.*, II, § CXLVII, p. 742-745. — [5] Strauss, *l. c.*, II, p. 746-747. — [6] Strauss, *l.* c., II, p. 674. — Spinoza, à Oldenbourg, lett. 21, 23, 25, cité par Colani, *Rev. de théol.*, VII, 25, et Strauss, II, 674, note 4.

en restant sur le terrain du surnaturalisme, une vision produite dans l'intérieur des disciples, vision qui aurait eu pour but de leur faire comprendre, selon la portée de leur intelligence ou les idées de leur temps, que par sa vie vertueuse, Jésus était ressuscité de la mort spirituelle et qu'il accorderait une semblable résurrection à ceux qui suivraient son exemple; — nous préférons, nous, des conclusions plus simples, plus consolantes surtout, celles de saint Paul[1] — et puis le fait qui nous tient un langage non moins énergique : la conversion du monde basée sur mensonge ou une illusion, opérée par des gens qui l'ont payée de leur sang, — gens primitivement ignorants et qui laissent même le témoignage de leur ignorance dans le langage qui enveloppe leur sublime pensée, — chose inexplicable au point de vue précité et qui nous ramène à cet éternel dilemme : où le miracle a eu lieu et les apôtres s'expliquent, où le miracle n'a pas eu lieu et les apôtres sont un miracle.

Ces mots pourraient être les derniers de notre étude; nous ne pouvons cependant pas poser la plume sans dire quel est, pour nous, le sens qui ressort de la résurrection.

Elle est d'abord le couronnement légitime, nécessaire et unique de l'œuvre et de la vie de Jésus. — La vie de Jésus-Christ est une incarnation de la vie divine. La majesté sans nuage qui l'environne, le marque avec évidence du sceau divin. Une perfection absolue au milieu de l'imperfection de tous les hommes, apparaît en effet, non comme une œuvre humaine, mais comme l'œuvre de Dieu, et, si les effets qu'elle produit modi-

[1] 1 Cor. XV, 17-19.

fient la vie intime de l'humanité, une force d'action plus qu'humaine suffit seule à l'expliquer. — Jusqu'à la mort sur la croix nous trouvons une admirable logique dans cette vie; ne doit-elle pas aboutir? Cette vie, que Jésus a commencée d'une manière plus extraordinaire que les autres hommes, doit-elle finir absolument comme pour eux? N'aura-t-elle pas de lendemain? — Oui, car ce serait une germination sans épanouissement, et les prémisses de l'incarnation et de la rédemption réclament la conclusion que nous offre l'Évangile[1].

— Sans la résurrection de Jésus, sa vie tout entière demeure une énigme inexplicable. — Si la mort vient mettre à son œuvre un sceau indestructible, cette mort elle-même n'a de valeur qu'en tant qu'elle n'est pas un événement ordinaire, et qu'elle n'est pas suivie, comme celle des autres hommes, d'un repos éternel[2]. — Quel non sens, si celui qui a dit : « *Je suis la résurrection et la vie* », restait captif de la mort! — Mais l'ordre moral ne peut pas être ainsi contredit, ni les lois de l'histoire aussi brusquement arrêtées. —

— La résurrection, dirons-nous encore, était nécessaire, parce que le sacrifice n'était pas achevé, et qu'il fallait, pour que la rédemption fût éternelle, que Jésus fût grand-prêtre à jamais (Hébr. I, 3)[3]. —

[1] La résurrection, dit Conradi, est la suite nécessaire de l'accomplissement de la personnalité de Jésus. Elle doit si peu nous surprendre, qu'au contraire nous devrions être surpris qu'elle n'eût pas eu lieu. — Voir Strauss, *l. c.*, II, p. 754.

[2] C'est l'idée de Tieftrunk (voir Strauss, *l. c.*, II, 746).

[3] Voir : Ullmann, *La sainteté parfaite de J. Chr.*, 4e part., 180-191. — Bouvier, *l. c.*, ch. VII, § 3, p. 171-176. — A. Sarrus, *l. c.*, ch. III. — Schleiermacher, *La christologie éclectique*. Voy. Strauss, *l. c.*, II, § CXLVI, p. 739, comp. 732-735.

— La résurrection est un mystère? — soit; mais c'est le grand miracle du christianisme, le miracle étroitement lié à la notion de sainteté, le miracle bien ici à sa place[1]. — Si nous reconnaissons une fois la sainteté de Jésus, nous reconnaîtrons aussi que la mort, fruit du péché, ne peut pas avoir pour un être entièrement saint la même signification que pour un pécheur; nous irons même jusqu'à dire que l'honneur de Dieu lui-même était engagé à ce que justice fût faite à celui qui était mort pour le glorifier. La gloire appartient à la perfection morale; Jésus posséda cette perfection. — Il fallait donc, nécessairement, que les souffrances du juste fussent compensées; que sa sainteté, si longtemps méconnue, fût reconnue et proclamée; il fallait que l'horizon du Calvaire vît Jésus dans sa gloire, il fallait que l'ascension fût la contre-partie de la crucifixion[2]. —

Plus qu'un mot: — voulez-vous contester la réalité de la sainteté de Jésus? — C'est vouloir prendre parti contre son propre témoignage; c'est vouloir détruire d'un coup ce qu'il y a de plus beau dans l'histoire de l'humanité, et se forger des difficultés inextricables pour expliquer sa vie et les effets qu'elle a produits. — Mais, si nous reconnaissons cette sainteté, nous devons faire davantage encore; nous devons honorer, en celui qui la posséda, la révélation personnelle de Dieu, l'auteur de la réconciliation du monde avec son créateur, le roi du

[1] Voy. Neander, *l. c.*, I, 185. — Colani, *Rev. de théol.*, XI, p. 108. — E. Scherer, *Conversat. théol.; Mélanges de crit. relig.*, p. 183 et suiv. Paris 1860.

[2] Voy. Neander, *l. c.*, II, 466-467. — Bouvier, *l. c.*, ch. VII, p. 176. — Ullmann, *l. c.*, 180-191. — Ath. Coquerel, *l. c.*, II, p. 394. — Weber, *l. c.*, §§ 30-39.

royaume, dont il est venu lui-même nous ouvrir les portes. Et si nous nous décidons pour lui, c'est de la bonne manière que nous devons le faire, c'est-à-dire nous donner entièrement à lui, car il ne veut point de cœurs partagés. Enfin, en l'acceptant comme il se donna lui-même, rappelons-nous toujours que ce n'est pas lui qui doit varier au gré de nos conceptions, mais que c'est nous qui devons nous laisser former par lui et d'après son esprit[1].

— Ajouterons-nous que la résurrection de Jésus est pour nous un gage de notre propre résurrection? — Le type des destinées de l'humanité, celui qui fut semblable à nous en toutes choses, sauf le péché, s'il est véritablement le Sauveur, comme il l'a dit, doit nous faire apercevoir les perspectives de notre avenir, et nous donner par sa fin les gages de ce que sera la nôtre[2]; non pas que nous trouvions entre les deux une relation nécessaire; Christ y a mis ce que notre raison n'y mettrait pas : *Parce que je vis, vous aussi vous vivrez* (Jean XIV, 17). —

Si dans ses conclusions Strauss a pu dire de Jésus : que jamais personne, à l'endroit de la religion, n'aura le courage ni le droit de se placer à côté de lui, — après cependant l'avoir placé lui-même[3], non dans le sanctuaire chrétien, mais dans la chapelle d'Alexandre-Sévère à côté d'Homère et d'Orphée, où il se trouve non-seulement à côté de Moïse, mais encore à côté de Mahomet, et où même il ne doit pas dédaigner la

[1] Voy. Ullmann, *l. c.* (conclusion), p. 232.

[2] 1 Cor. XV, 12-23; XV, 45-49. Rom. VI, 1-11. Philipp. III, 7-14 (10-11); III, 20-21.

[3] Strauss, *l. c.*, II, § CL, p. 759-760, comp. 764-767.

compagnie d'Alexandre et de César, de Raphaël et de Mozart... — Si Renan, et à bon droit, a affirmé de lui[1] : qu'il fut vraiment le fils de Dieu le jour où, près du puits de Jacob, il prononça le mot sur lequel repose l'édifice de la religion éternelle, le mot auquel reviendra l'humanité comme à l'expression immortelle de ses espérances et de sa foi, — concluons, nous, en disant que le jour de sa résurrection, Christ fit plus encore; car, ce jour, il donna un objet vivant, c'est-à-dire la vie à cette foi, comme à ces espérances, il laissa la plus consolante des promesses : — celle que fait entendre encore, toujours, à travers dix-huit siècles de doutes et d'incrédulité, le tombeau vide du jardin de Joseph d'Arimathée à la tombe où demain quelqu'un sera couché; tombe où descendra fort et joyeux celui dont l'âme après avoir saisi par la foi celui que pleurait aux pieds d'une croix Marie de Magdala, pourra dire avec la foi d'un saint Paul, avec la fermeté de conviction, la certitude d'espérance avec laquelle nous les entendîmes prononcer sur son lit de mort, après cinquante ans et plus de ministère, par ce pasteur vénéré dont les dernières paroles sont aujourd'hui la conclusion de la thèse de son petit-fils :

« *Mourir en Christ, ressusciter comme Christ, pour vivre éternellement avec Christ, voilà tout l'Évangile.* »

[1] E. Renan, *l. c.*, ch. XIII, p. 148-149.

Vu par le président,
E. REUSS.

Permis d'imprimer.
Strasbourg, le 3 mai 1865.
Pour le Recteur en congé :
L'inspecteur délégué,
DUVAL-JOUVE.